

82:316.74:[821.133.1(71).09

82:81'38:[821.133.1(71).09

82:1:[821.133.1(71).09

https://doi.org/10.18485/asec_sacs.2021.9.ch1

Petr Kyloušek*

Université Masaryk, Brno, Tchéquie

HYBRIDITÉ : UNE PRÉHISTOIRE DU POSTMODERNISME ?

Résumé

Le fait que la formulation de la *Condition postmoderne* de Jean-François Lyotard soit liée au continent américain peut avoir aussi un fondement historique, inscrit dans l'axiologie du champ culturel au sens large. Témoin la littérature canadienne-française et québécoise qui, dès ses origines, est marquée par l'hybridité, à différents niveaux. La contribution tente d'en dégager certaines causes – notamment la situation périphérique, la faible structuration et la non-saturation du champ littéraire qui favorisent la juxtaposition des valeurs et le mélange discursif. Le phénomène sera illustré à plusieurs niveaux dans un survol historique du XIX^e et du XX^e siècle : caractéristiques de certains genres, caractéristiques de la vie littéraire, situations et positionnements des écrivains.

Mots-clés

Littérature québécoise, hybridité, interdiscursivité, relation centre-périphérie, axiologie du champ littéraire.

Dans un des ouvrages fondamentaux consacrés à la littérature québécoise *Le roman québécois et ses (inter)discours : analyses sociocritiques* (1998), Józef Kwaterko met en relief l'impureté : une pratique romanesque qui mélange non les genres, mais les différents discours – sociaux, identitaires, linguistiques, politiques, économiques et autres – que les romanciers québécois intègrent dans leurs fictions. Bref, à la différence de la littérature française, la canadienne-française tend à exploiter la discursivité non-littéraire et, ajoutons, non-fictionnelle dans une mesure proportionnellement significative. La tendance se manifeste dès les

* kylousek@phil.muni.cz

tout premiers romans du XIX^e siècle. Il suffit de rappeler *Charles Guérin, roman de mœurs canadiennes* (1846–47) de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau qui se présente, comme le titre l’indique, sous l’égide balzacienne, mais dont la réflexion centrale traite la problématique de l’avenir des élites canadiennes-françaises avec, à l’appui, les notes factographiques de l’auteur portant sur l’évolution de la démographie canadienne-française, sur les chants populaires (nationaux), sur les différences entre le français québécois et le français de France, sur les articles de journaux de 1832, sur les incendies de 1846 et la modernisation des villes de Québec et de Montréal, sur la culture des cimetières, sur les épidémies de choléra au Québec, avec statistiques.¹

Il en va de même pour tout un filon de romans qui jalonnent la littérature canadienne-française et québécoise jusqu’au seuil du XXI^e siècle. Ainsi *Une de perdue, deux de trouvées* (1874) de Georges Boucher de Boucherville est un curieux mélange de roman sentimental et de roman d’aventures, mais où s’intègrent l’explication de tout un programme économique visant l’abolition de l’esclavage dans les plantations sudistes (chapitres 31–33) et, quant au Québec, une apologie/réhabilitation politique de la révolution des Patriotes de 1837–1838 (à partir du chapitre 40). Autre exemple : les trois volumes de *Jean Rivard, le défricheur* (1874) et *Jean Rivard, économiste* (1876) et *Jean Rivard. Scènes de la vie réelle* (1877) d’Antoine Gérin-Lajoie apportent, par fiction interposée le programme du développement économique de la communauté canadienne-française ; c’est aussi une sorte de manifeste politique. Ce roman de colonisation trouvera des successeurs au XX^e siècle et jusqu’à une époque toute récente. Il suffit de signaler les romans du sociologue Gérard Bouchard *Mistouk* (2002), *Pikauba* (2005) et *Uashat* (2009). Ces quelques exemples semblent indiquer, ne serait-ce que pour une partie non négligeable de la production romanesque, une différence de statut de la fiction et de la relation entre la fiction et la non-fiction dans le cadre de la relation entre la discursivité littéraire et la non-littéraire. La tendance traverse le XX^e et se prolonge jusqu’aux œuvres récentes. Prenons pour exemples Noël Audet (*L’Ombre de l’épervier*, 1988 ; *La terre promise, Remember!*, 1998), Marie-Claire Blais (cycle *Soifs*, 1995–2017), Éric Plamondon (trilogie *1984*, 2011–213), Jocelyne Saucier (*Jeanne sur les routes*, 2006).

Comment expliquer la spécificité canadienne-française et québécoise ? Notre hypothèse tentera de rassembler plusieurs indices qui, il est vrai, relèvent de domaines différents, mais qui peuvent s’avérer convergents. Le lien entre les différents appuis théoriques convoqués est la problématique de l’axiologie, qu’elle soit envisagée du point de vue anthropologique et sociologique (Turner, Bourdieu), littéraire (Biron) ou poétique (Jankovič). En effet, c’est la structu-

¹ La source se rapporte à l’édition de 1853 https://fr.wikisource.org/wiki/Charles_Gu%C3%A9rin,_roman_de_m%C5%93urs_canadiennes/%C3%89pilogue/Notes_de_l%E2%80%99Auteur

ration des valeurs au sein du champ littéraire qui semble conditionner les traits différentiels entre la situation européenne et les littératures qui se sont constituées, au XIX^e siècle, à la périphérie des cultures européennes. La réflexion théorique et méthodologique que nous présenterons sera suivi de l'étude d'un cas « clinique » – le roman de Jacques Ferron *Les Roses sauvages* (1971) – qui illustrera notre propos.

Axiologie. Structuration du champ littéraire

Le point de départ de l'argumentation de Michel Biron est la distinction entre société et communauté. En s'appuyant sur la constatation de l'anthropologue Victor W. Turner – « *la communauté surgit là où la structure n'est pas* » (Turner 1990 : 124) – Biron désigne la situation québécoise comme celle d'une *communitas*, car la structuration des valeurs sociales et culturelles qui la caractérisent restent en deçà de la hiérarchisation forte des sociétés dites modernes. Il met en évidence certains aspects de la situation québécoise : absence de la logique du marché, faibles tendances à l'autonomisation du champ littéraire, absence de la force structurante de la polarisation entre la tradition et la modernité, absence de la force structurante de la rupture, faible saturation axiologique du champ littéraire, tendance à la non-différenciation des fonctions, inclusion axiologique qui l'emporte sur l'exclusion (Biron 2000 : 24, 25, 27–29).

C'est en cela que les constatations de Michel Biron diffèrent des analyses de Pierre Bourdieu dans *Les règles de l'art* où la structuration et la dynamique du champ littéraire sont celles d'une société moderne pleinement constituée. Il suffit de renvoyer à la présentation des révolutions poétiques autour de 1900 pour observer l'accélération de la vie littéraire dans la formulation et la succession rapide d'une trentaine de poétiques avant-gardistes, dans une situation concurrentielle de tension accrue (Bourdieu 1998 : 204–210).

Il est possible de lier la distinction entre les deux situations – française et canadienne-française – aux caractéristiques différentielles du centre et de la périphérie au moment où se constituent les littératures nationales. Alors que la situation des cultures centrales, pleinement saturées d'auteurs et d'œuvres, est caractérisée par une forte concentration et hiérarchisation des valeurs et tend, par conséquent, à la différenciation fonctionnelle et aux mécanismes d'exclusion, les périphéries manifestent une faible saturation axiologique du champ littéraire, où la juxtaposition des valeurs domine. Elles se prêtent ainsi à la non-différenciation des fonctions et à l'inclusion axiologique qui l'emporte sur l'exclusion en encourageant l'hybridation des formes d'expression, des discours et des genres. En partant de cette prémisse, il est possible de formuler une hypothèse concernant la différence entre les traditions littéraires : alors que la littérature française, synecdoque de l'Europe, a vu se constituer un canon

littéraire où la spécificité de la fonction esthétique (poétique) s'est traduite par la voie de l'autonomisation et celle de la fiction et du roman « purs », où la littéarité et la fiction représentent un facteur spécifique, esthétique, face aux discours scientifique, politique, journalistique ou autre, la situation américaine de la littérature canadienne-française et québécoise a intégré des formes d'expression « impures », non-fictionnelles qui, par cette interdiscursivité, annoncent l'axiologie postmoderne et qui, dès le XIX^e siècle, constituent un filon référentiel de la culture.

La différence caractérise non seulement le statut des textes, le positionnement de la vie littéraire, mais aussi le statut des écrivains et le fonctionnement des mouvements littéraires. À preuve l'École littéraire de Montréal dont la longévité (1895–1935) et les changements progressifs de dominantes poétiques – allant du symbolisme et de la décadence au régionalisme – sont pour le moins inhabituels en comparaison avec l'Europe à la même période. Michel Biron démontre également la composition hétéroclite du groupe et de ses manifestations publiques comme celle du 26 mai 1899, lors de laquelle la récitation du poème d'Émile Nelligan suit la conférence sur l'éducation aux États-Unis « Le succès dans la vie », prononcée par le président du mouvement, Wilfrid Larose, journaliste formé à l'École du commerce et, au même moment, auteur de reportages *Variétés canadiennes*. Michel Biron montre, à quel point les deux *success stories*, celle de la vie publique américaine et celle du poète, se complètent et s'amalgament dans la perception de la soirée du Château Ramezay :

La cointelligibilité de la *success story* et de la « Romance du vin » est telle que les deux discours se contaminent l'un l'autre. [...] La figure du poète se présente comme le double de la figure du *self-made man*, mais le double inversé. (Biron 1992 : 159)

Nous pouvons étoffer l'argumentation de Michel Biron et l'absence de différenciation et d'autonomisation du littéraire par les biographies des romanciers mentionnés ci-dessus, pour qui le métier d'écrivain est loin d'être l'occupation majeure. Georges Boucher de Boucherville (1814–1894) est avant tout un juriste et fonctionnaire qui, après son aventure politique de la révolution des Patriotes, s'exile en Louisiane. Au retour, il s'implique dans les débats économiques sur le libre-échange auquel il oppose une économie communautaire (*Les Sophismes de M. Bastiat*, 1849). Brièvement secrétaire du lieutenant-gouverneur du Québec (1867), il occupe la fonction de greffier du Conseil législatif, tout en rédigeant le *Code du whist* (1877) et en déposant un brevet concernant la transmission, la réception et l'enregistrement de dépêches télégraphiques, assorti du *Dictionnaire du langage des nombres* (1889). Antoine Gérin-Lajoie (1824–1882) est l'auteur de la première tragédie nationale *Le jeune Latour* (1844) et de la célèbre chanson *Un canadien errant* (1842), composée en souvenir de la révolution réprimée

des Patriotes. Mais sa carrière est loin d'être celle d'un écrivain : journaliste, secrétaire, correcteur, traducteur, administrateur de la bibliothèque fédérale, il rédige aussi le *Catéchisme politique ou Éléments du droit public et constitutionnel du Canada* (1851) et *Dix ans au Canada de 1840 à 1850. Histoire de l'établissement du gouvernement responsable* (1888). Remarquons aussi, parmi les auteurs récents que nous avons mentionnés, que Gérard Bouchard (1943) est avant tout sociologue et professeur, alors que Jacques Ferron (1921–1985), un des classiques de la littérature moderne, n'a jamais cessé d'exercer sa profession de médecin tout en publiant une bonne partie de son œuvre, plus de cinq cents textes – contes, essais, récits, ainsi que le roman-feuilleton *Le Salut de l'Irlande* (1966–67) – dans la revue *L'Information médicale et paramédicale*. Il est aussi le fondateur du *Parti Rhinocéros* (1963) avec, comme devise « *ne jamais tenir ses promesses électorales* », un pendant dada de son engagement politique sérieux, notamment au moment de la Crise d'octobre 1970 où il est négociateur entre la police et le Front de Libération du Québec.

Ce bref parcours entend montrer les analogies entre le statut de l'écrivain, le statut de la littérature et la structuration axiologique du champ littéraire. La non séparation du discours esthétique pur des autres types de discours résulte d'une partie non négligeable de la pratique littéraire du XIX^e siècle qui s'inscrit dans la tradition littéraire. C'est par ce biais que la fiction intègre la non-fiction et que l'interdiscursivité s'installe.

Charmes de la fonction poétique

Encore faut-il préciser la frontière entre la littérature et la non-littérature. Car on sait que la ligne de partage entre les deux est fluide. Les critères établis par Gérard Genette dans *Fiction et diction* sont certes valables, mais omettent un facteur qui a été mis en évidence par certains structuralistes. Je pense notamment à Milan Jankovič (Jankovič 2005 : 141–149)² et à son développement de la réflexion sur la fonction esthétique/poétique, telle que définie par Roman Jakobson et généralisée par Jan Mukařovský. En effet la fonction poétique est non seulement autotélique, mais c'est aussi une fonction « vide », car elle manque d'« instrument » propre : il n'y a rien qui soit *a priori* destiné à la production de la beauté. Par conséquent tout – parole, vêtement, voiture, paysage – peut devenir « objet de beauté » si l'objet est investi de la fonction poétique, autrement dit

² Jankovič distingue trois effets de la fonction esthétique : singularisation (ozvláštnění), intégration (integrace), transcendance (transcendence). N. B. les structuralistes, à commencer par Jan Mukařovský, parlent de la fonction *esthétique* là où la terminologie française a préféré la désignation *poétique*. Soulignons que dans la conception du structuralisme tchèque la fonction esthétique se rapporte non seulement à l'art, mais tout manifestation autotélique de la réalité.

« autotélisé », et inclus dans un champ esthétique normatif. Cette autotélisation peut se réaliser à des degrés divers d'intensité et dans différentes configurations axiologiques, souvent complexes. La fonction poétique peut être dominante, mais peut tout aussi bien ne pas l'être ou ne l'être qu'en partie. Qu'en découle-t-il pour la relation entre la fiction, la non-fiction et les différents types de discours ou de systèmes d'idées au sein d'une œuvre qui se veut littéraire ? La condition incontournable, on le devine, est la prépondérance de la fonction poétique qui, à partir de sa position hégémonique, (re)configure, en les transformant, les autres fonctions communicatives (référentielle, métalinguistique, émotive, expressive, phatique, conative) et intègre les autres composantes – différents discours, mais aussi la factualité – en les subordonnant à l'esthétisation et en les instaurant dans le champ littéraire. Une fois consacré œuvre littéraire, grâce à la fonction poétique, le texte peut fonctionner, à partir de son ancrage, comme un manifeste ou critique politique, réflexion philosophique, etc., telle *Une journée d'Ivan Denissovitch* de Soljenitsyne, avec tous les attributs littéraires qui y sont liés et qui sont la condition et le gage de l'impact politique ou idéologique qu'un discours non-littéraire n'aurait pas. Lit-on encore les témoignages des camps de concentration, alors que *La Douleur* de Marguerite Duras frappe aussi, et d'autant plus, à cause de sa littéarité, par son témoignage factuel ?

Étude de cas. *Les Roses sauvages* de Jacques Ferron

Les roses sauvages, petit roman suivi d'une lettre d'amour soigneusement présentée est un ouvrage qui, placé dans le contexte français ou européen, semblerait bien curieux. Jacques Ferron y affiche son métier de médecin et lance, par littérature interposée, la polémique sur les traitements pratiqués dans les hôpitaux psychiatriques. Le long titre signale la configuration en triptyque : le récit romanesque est suivi par l'« Introduction », une sorte d'étude clinique qui relate l'anamnèse d'une Aline Dupire et qui sert, à son tour, de préface à une longue lettre d'amour, intitulée « Cher époux », que la malade, internée, adresse à son mari.

Ce n'est pas le lieu d'analyser en détail la partie fictionnelle. Indiquons-en les traits dominants. La configuration des personnages – père (Baron), mère (*elle*), fille (Rose-Aimée), fée (tante Gertrude McGraw, alias Sœur Agnès de Jérusalem), chevalier libérateur (Ronald) – se présente comme une inversion des mythes de *La Belle au bois dormant* de Charles Perrault. Les deux thèmes centraux – inceste et folie – sont liés et le mal, matérialisé par le rosier qui étouffe la maison, semble émaner de la nouveau-née. Nourrisson, Rose-Aimée pousse sa mère au suicide; enfant adorable, elle chasse toutes les femmes qui pourraient attirer l'amour de son père. L'inceste reste toutefois latent et, adulte, Rose-Aimée fuit le danger et la maison en précipitant son père dans la folie.

Enfermé à la clinique psychiatrique, flottant entre l'image de sa femme perdue et celle de sa fille, il se suicide, à son tour. Sa mort ouvre le chemin au fiancé de Rose-Aimée et la maison hantée est débarrassée du rosier. La complexité de la charpente mythopoiétique est complétée par le jeu de l'imaginaire élémentaire bachelardien, par la symbolique freudienne et par l'agencement de la spatialité.

Le récit romanesque se tient par lui-même. Pourtant l'auteur veut lui donner un autre éclairage. Comme si la fiction, pour lui, était en fait destinée à ouvrir le débat médical et politique des deux autres parties du livre. L'« Introduction » affiche une double face : d'une part l'anamnèse de la maladie et la description des traitements dans différents hôpitaux psychiatriques, d'autre part le discours polémique. Le cas d'Aline Dupire, mariée Forgues, est celui d'une érotomane aux tendances incestueuses, ou qui se croit telle, incapable de s'occuper de ses deux enfants et que son mari est obligé, à la fin, de faire soigner. Ferron insiste sur les caractéristiques du milieu traditionnel de la famille paysanne nombreuse (Aline est la neuvième des dix enfants survivants), sur les formes d'inceste permises dans ces milieux, sur les modèles sociologiques comme mariages entre deux frères et deux sœurs d'une autre famille. Il met en évidence le bouleversement de ce cadre existentiel au moment de la migration de la famille en milieu urbain et qui précipite le cours de la maladie. Il retrace la série des traitements : Aline est admise à l'hôpital au moment où la mode médicale était à la schizophrénie. Ainsi le médecin traitant

se trouvait si fier de son diagnostic qu'il le posait le plus souvent possible de sorte qu'il avait d'assez beaux succès avec les schizophrènes qui ne l'étaient pas ; avec les autres, sans aucune compréhension de la maladie, les traitant à l'aveuglette avec les moyens rudimentaires et brutaux dont il disposait, les électrochocs, l'intoxication médicamenteuse par les neuroleptiques, voire la lobotomie, il en avait d'autant moins que l'internement d'une malade comme madame Conrad Forgues, née Aline Dupire, restée tributaire de la parenté et de la localisation de celle-ci dans telle ville, tel village, qui se retrouvait dans le vide hors de cette parenté, de cette ville, de ce village, modifiait la maladie, faisait du schizophrène l'hôte solitaire d'un monde clos, ce qui équivalait à créer artificiellement une maladie superfétatoire, une psychose carcérale qui achevait de mystifier le médecin, complétant ainsi son ignorance fondamentale. (Ferron 1971 : 133–134)

L'anamnèse est inextricablement liée, on le voit, à la polémique, les faits constatés s'inscrivent dans un discours élaboré, porteur de jugements de valeur. L'ironie peut s'élever jusqu'à l'indignation qui recourt à des images fortement connotées, comme celle qui illustre le suicide manqué d'Aline, sauvée *in extremis* :

Dans les asiles toutes les aliénations sont permises, toutes les souffrances, tous les malheurs, mais le suicide reste interdit et le médecin se fait un point d'honneur de l'empêcher, un peu comme le Diable en enfer. Mon Dieu ! s'il avait été

possible de faire monter Aline sur le bûcher et de la brûler publiquement, en avant de Saint-Jean-de-Dieu, pendant que le médecin bravant les flammes serait monté jusqu'à elle pour lui donner à baiser un des saints livres de la psychiatrie sanctifiante, on ne s'en serait pas privé, vous pensez bien ! Mais c'est là une cérémonie qui ne se pratique plus guère et à laquelle le médecin, justement parce qu'elle n'est plus dans ses saints livres, ne pense même pas. (Ferron 1971 : 135)

Nous avons encore affaire, on le voit, à une belle page de littérature, un essai polémique sur les hôpitaux psychiatriques des années 1950–1960. Christiane Kègle constate que l'« Introduction » est « *une véritable fiction : cherchant à témoigner sur la folie, l'auteur confère une épaisseur socio-historique à Alice D., lui invente un passé, une biographie imaginaire.* » (Kègle 1993 : 496) Or ce n'est pas le cas de la lettre « Cher époux » qui du moins est authentique dans la mesure où il s'agit du « *texte d'une recluse de Saint-Jean-de-Dieu, écrit au son, puis retranscrit par Ferron lui-même* » (Kègle 1993 : 496).

Pourtant, ce témoignage non-fictionnel complète parfaitement les deux textes précédents. La lettre renvoie à celles que Baron, le personnage de la fiction romanesque, écrit à sa femme morte, dont il n'accepte pas le suicide, afin de pouvoir la croire partie en voyage, à Casablanca, où il compte la retrouver un jour. Elle illustre aussi le désarroi de la culpabilité, celle d'Aline et celle de Baron, elle laisse entrevoir l'authenticité d'une souffrance singulière. Elle crédibilise et authentifie aussi le discours médical et polémique de l'« Introduction » qui, toute seule, n'aurait pas l'impact et l'autorité que lui donne la lettre. L'« Introduction », à son tour, illustre mieux que ne le ferait la fiction romanesque les spécificités du milieu asilaire, elle explique la complexité des facteurs qui influencent la mentalité et la psyché et relie ainsi la psychologie des personnages de la fiction au cas concret, réel, d'Aline Dupire. Le roman, enfin, éclaire les deux autres parties qui, grâce à la littérarité de la fiction, échappent à la banalité des constatations du dossier médical, de la diatribe politique et du témoignage d'une malade dans la mesure où, par le mirage de la fiction romanesque, transparaissent les mobiles inconscients des archétypes qui transfigurent le destin personnel en destinée et insèrent le récit d'une vie concrète dans la lignée des œuvres littéraires en l'arrachant à la contingence.

Conclusion

L'impureté générique qui caractérise la littérature canadienne-française et québécoise dès son émergence et qui est liée, comme nous avons essayé de le montrer, aux facteurs structurels de sa situation périphérique d'origine favorise aussi bien le mélange discursif que la pénétration des éléments non-fictionnels dans la fiction. On pourrait même se poser la question inversement et considérer la situation des cultures européennes, dont certaines centrales, où la littérature

« pure », fictionnelle, s'est constituée, comme une « anomalie », surgie à un moment donné, historiquement déterminé, de l'évolution de l'art, bref, une des conséquences et un effet de l'autonomisation du champ littéraire. Les tendances des dernières décennies – hétérogénéités, hybridations – seraient de ce point de vue une autre étape de la dynamique historique, à la fois un aboutissement de la modernité avant-gardiste européenne et la victoire des principes de structuration axiologique du champ littéraire d'origine périphérique, américaine notamment, qui s'imposent à l'époque de la mondialisation. La question centrale, toutefois, est celle de la fonction poétique au sens de geste sémantique (Mukařovský) et de sa capacité d'intégration et de transcendance (Jankovič). Les exemples présentés ont tenté d'illustrer l'importance de cette dernière pour intégrer le non-littéraire (factuel, non-fictionnel) dans la littérature et la fiction comme condition incontournable de l'hybridité à effet esthétique.

BIBLIOGRAPHIE

- Biron, Michel. *L'absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 2000.
- Biron, Michel. « La romance du libéralisme : poésie et roman au tournant du siècle ». *Montréal imaginaire : ville et littérature* (éd. Pierre Nepveu et Gilles Marcotte), Montréal : Fides, 1992, 149–209.
- Boucher, Jean-Pierre. « *Les roses sauvages* : recueil et intertexte ». *Studies in Canadian Literature*, vol. 13, N° 1, 1988, 80–97.
- Bourdieu, Pierre. *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*. Paris : Seuil, 1998.
- Chauveau, Pierre-Joseph-Olivier. *Charles Guérin, roman de mœurs canadiennes*, édition de 1853, https://fr.wikisource.org/wiki/Charles_Gu%C3%A9rin,_roman_de_m%C5%93urs_canadiennes (consulté le 19 mai 2019)
- Ferron, Jacques. *Les Roses sauvages, petit roman suivi d'une lettre d'amour soigneusement présentée*. Montréal : Éditions du jour, 1971.
- Jankovič, Milan. « Estetická funkce a dynamika významového sjednocení », in : *Cesty za smyslem literárního díla*. Praha : Karolinum, 2005, 141–150.
- Kègle, Christiane. « Truchement, transfert, figures de la folie chez Jacques Ferron ». *Voix et Images*, vol. 18, n° 3, (54), 1993, 495–506.
- Kwaterko, Józef. *Le roman québécois et ses (inter)discours*. Québec : Nota Bene, 1996.
- Mukařovský, Jan, « Estetická funkce, norma a hodnota jako sociální fakty », in *Studie I*, Host, Brno : 2000, 81–148.
- Turner, Victor W. *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*. Paris : PUF, 1990.